Document généré le 25 avr. 2024 16:04

Liaison

Pis nous autres dans tout ça!

Jean Marc Larivière

Numéro 144, été 2009

URI : https://id.erudit.org/iderudit/40785ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Larivière, J. M. (2009). Compte rendu de [Pis nous autres dans tout ça!] *Liaison*, (144), 50–51.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Pis nous autres dans tout ça !

Jean Marc Larivière

On ne peut pas apprendre à réaliser des films
assise sur un banc d'école à lire Bazin.
— Andréanne Germain dans son blogue onéfien pour *Engage-toi.*

Qu'est-ce que le cinéma ? Dans les années 1950, André Bazin, l'un des co-fondateurs de la revue phare *Les Cahiers du cinéma*, s'appliqua à répondre à cette question ; il opta pour le réalisme des Renoir, Wells et Rossillini, estimant que c'était avant tout aux spectateurs d'interpréter ce qu'il y a à l'écran et rejetant du coup les manipulations privilégiés par les adhérents de la théorie du montage, dont le Russe Eisenstein est le plus célèbre exemple. Bazin se fit aussi le champion de l'auteur au cinéma. Selon lui, un film doit incarner la vision personnelle de son créateur.

Aussi, malgré ce qu'elle affirme sur son blogue, il ne faudrait pas croire que la réalisatrice franco-ontarienne Andréanne Germain s'inscrit en faux contre ces idées. Elle appartient, cependant, à cette génération montante, férue de la vidéo légère, pour qui la meilleure école c'est le travail de terrain plutôt que les manuels scolaires. Et le terrain, elle connaît.

Depuis qu'elle a reçu son diplôme en production cinématographique de l'Université Ryerson, il y a quelques années, cette jeune documentariste originaire d'Ottawa ne pose jamais ses bagages très longtemps au même endroit. Première lauréate du concours *Engage-toi* de l'ONF, elle passera toute l'année 2009 à sillonner le Canada et documentera son aventure par douze courts métrages, présentés en direct sur le Web à l'adresse http://www3.onf.ca/webextension/engage-toi/. On peut aussi visionner sur ce même site *Col bleu urbain*, le court-métrage sur un laveur de vitres de gratte-ciel qui lui a valu d'être sélectionnée dans le cadre du concours.

Tout juste avant de prendre part au concours de l'ONF, elle a, à l'automne 2008, participé à *müvmédia.tv*, une émission hebdomadaire type *Course destination monde*, diffusée sur TV5 ; elle a parcouru l'Europe, en solo, et réalisé douze vidéos, à concurrence d'un par semaine, dans douze pays différents. Inutile de préciser qu'Andréanne Germain n'a pas froid aux yeux.

Mais cela, elle l'avait déjà démontré dès 2007. Gagnante du concours *Tremplin*, aussi organisé par l'ONF, elle réalise alors *Pis nous autres dans tout ça,* un documentaire de 24 minutes. L'idée de départ intrigue par sa simplicité et son audace. Depuis 1977, en vertu d'un arrêté ministériel, le 24 juin est devenu la Fête nationale du Québec. Avant cette date, la St-Jean-Baptiste était la Fête des Canadiens français, entendre par là de TOUS les Canadiens français où qu'ils se trouvent au pays. Bien sûr, c'est toujours le cas en principe, mais les Québécoises et les Québécois s'en souviennent-ils ? Sont-ils conscients de ne pas être les seuls francophones en terre d'Amérique ? Et comment réagiront-ils en voyant des drapeaux franco-ontariens circuler sur les Plaines d'Abraham, en ce jour de Fête nationale ? Andréanne Germain pousse même son pari frondeur encore plus loin en amenant deux jeunes Québécois à jouer le rôle de Franco-Ontariens le temps de la St-Jean. Choisis au hasard à la suite d'une petite annonce parue sur Internet, Antoine Pekoe et Nicolas Chabot ne se doutent pas de ce qui les attend. C'est seulement au moment de rencontrer la réalisatrice, la veille de la St-Jean, qu'ils apprennent le rôle qu'elle leur réserve. Heureusement pour elle et pour nous, les deux jeunes acceptent de jouer le jeu.

D'emblée, cette variante de la téléréalité pullule de délicieuses contradictions et de moments révélateurs. Antoine, par exemple, a l'allure d'un punk bohémien avec sa chevelure orangée ébouriffée et ses perçages, alors que Nicolas, lui, fait étudiant universitaire rangé. Pourtant, en prenant connaissance d'un avis du Service de police de la ville de Québec avertissant que seul les drapeaux du Québec, des Patriotes et des Anarchistes sont normalement tolérés sur les lieux de la fête, c'est Antoine qui s'inquiète des ennuis que les drapeaux franco-ontariens qu'ils porteront risquent de leur attirer. Nicolas, pour sa part, estime plus calmement que cela ne devrait pas poser de problèmes.

Le jour de la fête, le trio circule d'abord dans la vieille ville, drapeaux bien en vue, et on assiste à une série de micro-trottoirs avec d'autres jeunes Québécois. À la devinette « de quel drapeau s'agit-il ? », les réponses sont si variées que le spectateur ne peut

Photos : Doris Lapierre

Antoine Pekoe, Nicolas Chabot et Andréanne Germain

Page de gauche et de droite :
Pis nous autres dans tout ça !
Réalisé par Andréanne Germain
Produit par Anne-Marie Rocher
Balade avec drapeau franco-ontarien lors de la fête nationale du Québec.

© 2007 Office national du film du Canada
Tous droits réservés

s'empêcher de sourire : car on va du drapeau irlandais au drapeau acadien, en passant par ceux de Québec vert et de Solidarité. Ce n'est qu'après s'être vu donner de très gros indices que les répondants songent à l'Ontario français, et encore. Quelques échanges s'ensuivent. L'affabilité est habituellement au rendez-vous, malgré les généreuses quantités d'alcool que certains fêtards ont déjà absorbées et, comme on pouvait s'y attendre, le discours dérape vite vers l'indépendance du Québec. Évidemment, tous les Franco-Ontariens seront invités à y émigrer le moment venu...

Malheureusement, c'est justement quand la discussion s'anime et devient plus intéressante que les deux compagnons d'Andréanne, n'ayant pas d'argumentaire franco-ontarien en tête, s'éclipsent du débat ; c'est la réalisatrice alors qui finit par devoir être le véritable porte-étendard de son coin de pays. Elle a certes la passion et la réplique facile, mais on aurait souhaité, quand ses interlocuteurs l'invitent à émigrer au Québec qu'elle leur demande s'ils accepteraient l'invitation qu'un Français leur ferait d'émigrer en France.

Esprit d'escalier, direz-vous ? Oui, peut-être. Mais cela met à jour le défaut trop souvent évident de la vidéo-réalité. À vouloir foncer dans le monde, caméra au poing, advienne que pourra, le documentariste se place dans une position d'extrême précarité. Au poker, pour choisir un type de téléréalité très à la mode — je n'admets pas qu'il s'agisse d'une activité sportive même si ce sont les chaînes spécialisées dans le sport qui diffusent les émissions —, ce serait l'équivalent de miser systématiquement tous ses jetons qu'importe son jeu. Le hasard peut être heureux, mais les chances de réussite ne sont guère bonnes.

Heureusement, Andréanne Germain se montre plus stratégique et fait preuve de finesse et d'habilité. Grâce à une idée de départ originale, elle réussit généralement bien, dans son film, à relever son pari. La conclusion, toutefois, s'enlise un peu.

Car après avoir recueilli les impressions de ses deux compagnons québécois, agréablement surpris (et dans le cas d'Antoine, soulagé) de l'accueil généreux que leurs compatriotes leur ont réservé en tant que faux Franco-ontariens, qui avouent que cette mise en situation les a fait réfléchir pour la première fois à la situation des communautés minoritaires, la réalisatrice nous apprend en voix off que, le concert de musique commencé, il lui a été impossible de poursuivre les enregistrements sonores. Elle nous annonce que ses compagnons et elle n'avaient plus d'autre choix que de se mêler à la mer bleue des fleurdelisés qui s'étendent à perte de vue. Quelle déception de ne pas voir les trois drapeaux franco-ontariens avancer dans cette masse agitée. Nous retrouvons plutôt les protagonistes plus ou moins en marge des festivités, leurs drapeaux mis au rancart. Antoine, avec son entrain habituel, résume son expérience mais Nicolas est mystérieusement absent de l'écran à ce moment là.

J'ai déjà écrit dans ces pages (voir « Le méchant trip ou l'utopie dure », *Liaison* n°130) que le matériau premier du cinéma, du documentaire surtout, c'est le temps. J'ajouterais au temps qu'il faut pour faire un film vrai, un autre temps, celui-là plus précieux encore. Le plus beau cadeau qu'un documentariste peut faire au public c'est aussi celui du temps. Le temps que vous et moi, noyés dans le quotidien, arrivant à peine à surnager dans les actualités toujours plus pressantes les unes que les autres, ne prenons pas pour nous arrêter sur un sujet et l'approfondir.

Or, dans le contexte de la production cinématographique et télévisuelle actuelles, où les documentaristes les plus chevronnés ne peuvent que rêver au temps dont ils auraient besoin pour faire leur film comme il faut, où toute une nouvelle génération de cinéastes et de vidéastes est formée sur le tas dans le cadre de concours ou d'émissions où la production d'un film ressemble de plus en plus à une compétition de sprint, le public subventionnaire est en droit de se demander d'où viendront les prochains beaux cadeaux audio-visuels. ||

Jean Marc Larivière est cinéaste à Ottawa.

Pis nous autres dans tout ça !
Réalisation : Andréanne Germain
Studio Ontario et Ouest de l'Office national du film